Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste ... 1.00

12eme. ANNEE No 196 OTTAWA, LUNDI 21 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative 2

Enquete sur le Socialisme

EN EUROPE

VI

ALLEMAGNE (SUITE)

LES JEUNES SOCIALISTES

A Friedenau, un morne village de fabriques dans la banlieue de Berlin, la réunion était annoncée pour huit heures; mais à neuf heures le compagnon Werner, qui devait parler, n'était pas encore arrivé. Une centaine d'ouvriers attendaient patiemment sa venue: les uns attablés dans la cour de l'estaminet, sous d'étranges berceaux de fleurs artificielles, les autres déjà installés à leur place dans la petite salle, et prenant chacun à son tour des chopes de bière blanche sur un plateau que le tavernier transportait lui même tout le long des bancs.

C'était un vrai public d'ouvriers. Pas un visage qui ne fût noir de la poussière du charbon, pas un qui ne fût encore assombri par cette expression triste et dure, si frappante chez tous les ouvriers de l'Allemagne du Nord. Quelques uns étaient accompagnés de leurs femmes, qui sans doute étaient venues les rejoindre avec des provisions au sortir de la fabrique, et qui maintenant, silencieuses, les regardaient manger.

La salle non plus n'était pas gaie. J'imagine qu'elle devait servir, en temps ordinaire, pour des bals et des repas de noces, mais seuls des ouvriers allemands peuvent s'accommoder, même pour une réunion socialiste, de murs si blancs, si nus et si froids. Rien que des banquettes alignées et, au fond de la salle, une table où allait siéger le bureau. Je finis pourtant par découvrir, dans un coin, une œuvre d'art, accrochée là sans doute pour la circonstance: c'était une grande chromolithographie représentant deux hommes en redingote qui, la face tournée vers le public, se serraient la main. Ils avaient déposé à terre leurs chapeaux pour donner plus de solennité à leur poignée de mains; les deux chapeaux étaient unis par une banderole symbolique portant la phrase célèbre: *Prolétaires de tous les pays, unissez vous.* Et je vis que ces deux hommes étaient Marx et Lassalle, qui, de leur vivant, s'étaient haïs furieusement.

A dix heures, la salle se remplit. Le compagnon Werner se plaça devant la table, en compagnie de deux ouvriers, un président et un secrétaire, nommés par acclamation.

Le compagnon Wilhelm Werner est un petit homme d'une trentaine d'années, trapu, avec des grands brillants, d'épais cheveux blonds, rejetés en arrière, une épaisse barbe blonde faisant collier, et, au total, la mise plutôt d'un étudiant pauvre que d'un ouvrier. Il n'est d'ailleurs ni ouvrier, ni étudiant, ni même pauvre. Comme M. Allemane, c'est un ancien typographe devenu patron. Les affiches et brochures du jeune parti socialiste sont imprimées dans sa maison; elles sont vendues chez le compagnon Baginski, libraire, le second chef du jeune parti. Le troisième chef, le compagnon Wildperger, est tapissier; j'aurais voulu qu'au lieu de s'occuper comme il fait de l'administration du Théâtre Libre Populaire, la création de M. Bruno Wille, il prît le soin de décorer de quelques chiffons de couleur les lieux de réunion de son parti.

J'ai entendu dans d'autres réunions le compagnon Baginski et le compagnon Wildperger: tous deux sont habiles à provoquer l'indignation des ouvriers berlinois contre l'inertie de la fraction socialiste du Reichstag. Il m'a même paru que M. Wildperger avait acquis, sans doute au contact des dramaturges idéologues de l'école anarchiste, une sérieuse érudition littéraire et philosophique. Mais c'est M. Werner qui est le véritable directeur du parti: c'est lui qui sait le mieux émouvoir un public, le flatter, l'amener degré par degré à être de son avis. Le discours qu'il prononça ce soir là à Friedenau était un chef d'œuvre d'adresse et de véritable malice: car ce petit homme est avant tout un malin, et je pense la propagande doit lui faire l'effet d'un tour de passe passe difficile qu'il s'agit d'en lever prestement.

***

Il avait affaire à des ouvriers de village, socialistes naturellement, mais socialistes sans distinction de parti, et entraînés depuis longtemps à considérer M. Bebel, M. Liebknecht et M. Singer comme l'incarnation la plus moderne de la Sainte Trinité. Il comparaissait devant eux non point en chef d'un parti nouveau, mais simplement en orateur socialiste venu de Berlin pour soutenir et pour fortifier leur zèle. Voici à peu près ce qu'il leur dit, d'une voix très claire et avec peu de gestes, se contentant de répéter en tête de toutes ses phrases les mots: *Werthe Genosse, mes dignes compagnons!*

Il exposa d'abord la théorie marxiste du capital, telle que tous les orateurs socialistes n'avaient point manqué déjà de l'exposer à ces ouvriers. «Mes dignes compagnons, dit il, vous êtes malheureux et c'est bien injuste: mais l'injustice qui pèse sur vous est la conséquence fatale du régime capitaliste. Si l'ouvrier était lui même en possession des moyens de travail, deux à trois heures lui suffiraient à gagner les ressources dont il a besoin pour sa subsistance: mais les moyens de travail sont entre les mains des capitalistes, et ceux ci, maîtres absolus de la situation, font faire à l'ouvrier, en échange de sa subsistance, dix fois plus de travail que ne l'exige l'équité. Il en résulte à leur profit une plus value monstrueuse, et il en résulte pour l'ouvrier un énorme dommage. Les moyens de travail, c'est le capital: une classe le détient contre tout droit. Le devoir de la classe ouvrière est de lui reprendre. L'injustice ne cessera que par *l'expropriation des expropriateurs.*

»Mes dignes compagnons, vous savez comme moi qu'il en est ainsi. Avant moi d'autres vous l'on dit: c'est cela que vous ont expliqué les démocrates socialistes, les compagnons Bebel, Liebknecht, tous ceux qui vous ont rendu la conscience de vos droits et qui ont mis entre vos mains la force de les faire valoir.»

Sur quoi, M. Werner a continué à démontrer que la remise du capital entre les mains des ouvriers était le seul moyen de faire cesser les misères du prolétariat. Sans cesse il rappelait la doctrine des députés socialistes, et chacun l'approuvait, et chacun admirait avec lui les mérites de M. Bebel et de M. Liebknecht.

Mais petit à petit, l'admiration de M. Werner pour les députés socialistes faisait place à quelque considération sur la façon dont le prolétariat pourrait conquérir le capital.

"Vous avez espéré jadis que cette conquête pourrait s'effectuer par la voie du parlementarisme, mes dignes compagnons; mais l'expérience vous a déçus. Vous avez nommé au Reichstag trente cinq députés socialistes, des hommes d'un mérite extraordinaire: non seulement ils n'ont pu obtenir que le capital vous fût restitué, mais ils n'ont obtenu rien du tout, pas même que l'on abrégeât d'une heure votre travail quotidien.

"Et quand ils obtiendraient cela, mes dignes compagnons, est ce que cela aurait quelque importance effective? Aussi longtemps que le capital sera dans les mains de la bourgeoisie, toutes les lois du monde ne vous empêcheront pas de souffrir. Si on oblige vos patrons à ne vous faire travailler que huit heures, ils trouveront le moyen de vous rendre ces huit heures plus dures que le sont aujourd'hui vos douze heures.

"Vous n'avez rien à espérer du, parlementarisme, tel que l'entendent vos députés. Et ces députés eux mêmes, mes dignes compagnons, ne voyez vous pas comme le parlementarisme vous les a changés? Le député Vollman n'a t il pas déclaré que les idéals socialistes devaient être indéfiniment ajournés; et n'a t il pas démontré ensuite que ses déclarations étaient conformes aux discours et aux actes de ses collègues Bebel et Liebknecht, depuis l'abrogation des lois contre le socialisme?

"Vous êtes maintenant, en effet, dans une situation nouvelle; le socialisme, naguère à peine né, est désormais toutpuissant; vous n'avez plus qu'à achever de prendre conscience de votre pouvoir et à l'exercer."

Voilà quel fut le discours de M. Werner. Personne ne s'était aperçu du moment précis où son admiration pour M. Bebel se tournait en dénigrement, et quand à la fin tout le monde s'aperçut que M. Bebel venait d'être dénigré, tout le monde eut en même temps conscience que ce n'était pas sans motif. Les applaudissements furent unanimes. Mais M. Werner voulut sans doute en prolonger l'effet. Il se fit interpeller par un ouvrier qui d'un air très ému, lui demanda si par hasard il était l'ennemi du parlementarisme.

«Ce serait pure folie de ma part, répliqua M. Werner. Le parlementarisme est l'instrument le plus précieux pour la propagande socialiste. Mais vos députés ne doivent pas attendre qu'on leur propose des lois soi disant favorables aux ouvriers. Ils doivent considérer le Parlement comme un moyen d'agitation, et sans cesse provoquer de nouvelles élections, et soulever de nouveaux débats, et porter de nouveaux défis à la bourgeoisie capitaliste.»

De M. Bebel et de ses collègues, M. Werner ne dit plus un mot; mais je vis que l'auditoire avait cessé de les considérer comme des personnages surnaturels. Il ne dit pas non plus que lui même se chargeait à merveille de jouer au Reichstag ce rôle d'agitateur dont il espérait tant d'effets: Mais je vis que chacun des assistants le croyait capable de jouer ce rôle pour le mieux.

***

Les ouvriers de Fridenau étaient mûrs désormais pour le jeune socialisme. M. Werner et ses camarades avaient déjà préparé de la même façon la majorité des ouvriers de Berlin, de Madgebourg, de Dresde. Ils poursuivent à présent leur campagne dans les provinces. Je crois qu'ils n'y ont encore rien obtenu, de sorte que les députés socialistes ont beau jeu pour refuser de les prendre au sérieux. Mais je crois aussi que leur propagande est assurée de réussir bientôt dans un grand nombre de pays: car les ouvriers allemands sont une espèce toujours prête à changer de maîtres, et puis il est trop vrai que les députés socialistes n'ont rien fait pour les ouvriers; et puis enfin on ne peut nier que c'est M. Werner qui soutient aujourd'hui contre M. Bebel la véritable doctrine marxiste.

Depuis leur avènement au Reichstag et le retrait des lois d'exception, M. Bebel et M. Liebknecht sont devenus des possibilistes: ou plutôt ils ont cessé d'être marxistes sans se résoudre à être autre chose. Ils s'opposent aux demi mesures et ils ne proposent pas de mesures plus complètes. Ils siègent, ils dirigent des congrès, ils touchent le revenu pecuniaire et moral de vingt années d'efforts. C'est M. Werner et les jeunes socialistes qui dorénavant représentent en Allemagne, les principes que MM. Guesde et Lafargue représentent en France. La discipline seule et le souvenir du passé et l'assurance du présent maintiennent les marxistes français d'accord avec les anciens chefs du marxiste allemand qui, l'autre jour encore, au Congrès de Bruxelles, ont pris la responsabilité des résolutions les plus anti révolutionnaires.

Il y a une seule différence entre M. Guesde et les jeunes socialistes allemands. C'est que M. Guesde est l'homme le plus désintéressé de tout le socialisme contemporain, le plus étranger à toute ambition personnelle d'honneur ou de fortune; tandis que je soupçonne M. Werner et ses compagnons d'être moins offusqués par le modérantisme de M. Bebel que par l'excessive durée de sa popularité: "Ote toi de là que je m'y mette" me paraît être le principe fondamental du socialisme de M. Werner, qui, avec ses grands yeux brillants et pleins de malice, n'est pas homme à faire fi d'aucune des jouissances de ce monde.

Cela n'empêchera pas sa propagande d'aboutir à plus de résultats qu'on ne croit, cela ne pourra, au contraire, qu'en hâter le succès. Et aux prochaines élections, M. Werner sera député. Mais j'imagine qu'alors il trouvera difficile, à son tour, de ne pas faire comme ont fait ceux qu'il veut remplacer. Et quand M. Werner sera député, j'imagine qu'il y aura de nouveaux Werner pour lui reprocher son modérantisme.

Que dis je! les nouveaux venus existent déjà. Ce sont les ouvriers mêmes de l'imprimerie de M. Werner. Pour assurer la publication régulière de son journal, la *Tribune du Peuple*, leur patron avait établi le travail à forfait, que le Congrès de Bruxelles lui même a condamné. Il avait aussi renvoyé deux de ses ouvriers qui, au lieu de faire leur besogne, s'étaient mis à chanter la *Marseillaise socialiste* et à crier: "A bas le tyran!" Le *tyran* c'était lui, M. Wilhelm Werner, le chef des jeunes socialistes, et l'affaire a été portée devant un tribunal professionnel, où M. Werner a comparu en qualité de patron capitaliste. Et cela s'est passé quelques jours à peine après cette réunion de Friedenau, où il avait flétri en termes si convaincants l'embourgeoisement et la tyrannie des vieux chefs socialistes.

T. DE WYZEWA.

La civilisation de l'Afrique

Chaque jour, on reçoit des nouvelles, trop souvent mauvaises, des explorateurs français en Afrique. Il nous a paru intéressant de faire le relevé des missions scientifiques ou commerciales françaises qui, à l'heure actuelle, se trouvent sur le continent noir.

Tandis que les Livingstone, les Speke, les Baker, les Schweinfurt, les Stanley ont porté leurs efforts vers les régions inexplorées de l'Afrique oriental, vers les grands lacs, les Français s'attachent à explorer les pays avoisinant leurs colonies du Sénégal et du Congo.

Ce qui caractérise, en effet, les premières explorations africaines, c'est la poursuite d'un but exclusivement scientifique: les explorations contemporaines n'ont plus cette tendance: si elle servent également à remplir les vides de la carte, elles préparent les colonies de l'avenir. C'est ce qui fait que les voyages des explorateurs français en Afrique, n'intéressant plus seulement les savants et les curieux mais aussi les hommes de gouvernement et les commerçants, sont presque exclusivement dirigés vers les régions du Haut Niger, les territoires environnant le lac Tchad et la route occidentale de Tombouctou.

Dans ces derniers temps la mort a été dure pour mes compatriotes; après Camille Douls, victime des Touaregs; Voituret et Papillon, assassinés dans le Grand Bassam, le lieutenant Quiquerez emporté par les fièvres au moment où il arrivait au terme de son voyage, et, la mort de Paul Crampel et le désastre de sa mission.

Cependant, ils sont encore nombreux mes compatriotes, actuellement en mission au centre de l'Afrique; la foule n'apprend leur nom qu'à la nouvelle de leur mort: elle ne connaît que les explorateurs bruyants dont les coups de feu arrivent jusqu'à elle, qui se frayent un passage dans le sang et l'incendie, condamnant ainsi à l'insuccès et souvent à la mort les voyageurs qui viennent après eux.

Au commencement de cette année, le capitaine d'infanterie de marine Monteil partait, chargé d'explorer les bouches du Niger. Après avoir passé par Bafoulabé, Badumbé, Kita, Kimian et Sikasso, il arrivait le 4 mars à Samoroghana. Le capitaine Monteil s'occupe de l'étude orographique de ces régions: il a pu vérifier la direction des rivières vers le sud-est nord est. On vient de recevoir de ses nouvelles: après avoir rencontré le capitaine Quinquandon et le docteur Crozat chez l'almamy de Keuegoudou, le capitaine Monteil a dépassé la rivière Balafing et se trouve actuellement dans le Mossi.

Le lieutenant de vaisseau Hourst écrit de son côté qu'il vient de terminer la levée hydrographique du Niger, en amont de Bamakou, et celle du Tankisso de notre poste de Siguiri à Toumania. Grâce aux travaux des lieutenants de vaisseau Davout, Caron et Hourst, le cours du Niger est relevé entre Siguiri et Tombouctou.

Les nouvelles que l'on vient de recevoir du capitaine Ménard annoncent qu'il est arrivé à Boutoukou et se dirigerait vers Kong et Sikasso: les indigènes accueillent les Français. La mission que commande le capitaine Ménard est partie de Grand Bassam: elle est chargée de suivre en sens inverse l'itinéraire du capitaine Monteil.

Voyageant à ses frais, le lieutenant Arago, après avoir remonté la rivière Yacoubouè jusqu'au point où elle ne peut plus porter les pirogues et en avoir fait le relevé exact, rentre à Grand Lahou le 19 avril, d'où il repart sur le Rio Fresco. Mais les épreuves commencent: le 28 juin, sa pirogue chavire dans le Sassandra; tous ses bagages sont perdus.

Le lieutenant Arago était parti en même temps que les lieutenants Quiquerez et de Segonzac: il devait parcourir l'intérieur du pays, tandis que ses camarades exploraient le littoral. On connaît la fin malheureuse de M. Quiquerez: emporté par la fièvre, il meurt au but de son voyage: M. Segonzac est assez heureux pour ramener les débris de la mission.

M. Arago a dû arriver récemment à Grand Bassam, d'où il pourra rentrer en France.

Sur le Niger se trouve également la mission commandée par le lieutenant de vaisseau Mizon. Les difficultés les plus graves ne sont pas venues des indigènes, mais bien de la Royal Niger Compagny.

Une lettre du lieutenant Mizon, rapportée par deux membres de la mission, MM. Silvestre et Coché, annonce qu'après une tentative d'assassinat, il a été forcé de signer l'engagement de ne pas voyager par terre, les rives du Niger étant considérées par la Royal Niger Company comme sa propriété. Le 12 décembre seulement, la mission pouvait quitter Akasa: mais la saison sèche était arrivée, la Bénoue n'était plus navigable. Le lieutenant Mizon dut s'engager par une chaleur torride sur le Niger, qu'il remonta; les attaques des indigènes le forcèrent bientôt à revenir à la côte, d'où il repartit de nouveau pour atteindre le lac Tchad; c'est là qu'il devait rencontrer Paul Crampel.

Ajoutons que le ministre des affaires étrangeres en France, a été prié par le syndicat français du Haut Benito d'intervenir auprès du gouvernement anglais pour obtenir une indemnité de 20,000 francs pour le dommage causé à la mission Mizon par la Royale Niger Company.

Après l'assassinat de MM. Voituret et Papillon, on a eu des nouvelles de M. de Tavernost, qui a été chargé, avec M. Armand, fils du comte Armand, député de l'Aube, d'explorer les régions du golfe de Benin: les deux explorateurs voyagent à leurs frais.

M. Fourneau est envoyé par M. de Brazza pour explorer la Sangha dans la direction du lac Tchad. D'abord bien accueillie sur son passage, la mission a été dernièrement attaquée par les indigènes; son chef, blessé à l'œil, a pu échapper à la mort, mais a dû abandonner ses bagages et les collections qu'il rapportait. M. Fourneau avait atteint le but principal de son voyage qui était de continuer l'exploration commencée par M. Cholet, en remontant la Sangha et ses affluents de droite jusqu'au point où ils cesseraient d'être navigables; il devait ensuite poursuivre sa route vers le Nord en longeant la frontière allemande de Cameroun.

C'est à la mission Dybowski que le soin de recueillir les débris de la mission Crampel paraît devoir être remis. M. Dybowski, maître de conférences à l'Ecole d'agriculture de Grignon, est parti de France le 10 mars pour la région de l'Oubanghi, afin d'assurer les communications de Crampel avec sa base d'opérations. Ses compagnons sont MM. Brunache, administrateur adjoint de la province de Constantine; Chalot, préparateur d'histoire naturelle, et Bigrel, ancien sous officier d'infanterie de marine, commis des contributions indirectes à Quimper. C'est M. Bigrel qui est chargé du commandement de l'escorte, composée de 42 laptots armés de fusils à tir rapide et de porteurs recrutés à Loango.

La mission avait quitté Loango au mois de mai et se trouvait dernièrement à Brazzaville. M. Dybowski va recevoir des renforts pour lui permettre de retrouver la mission Crampel.

Les missions commerciales ne sont pas moins nombreuses.

Au mois de mai, le docteur Rançon est chargé d'une mission dans le Sénégal et le Niger pour étudier les ressouces de ces régions de gutta-percha.

M. Guillou vient d'être chargé par le ministre de l'instruction publique de France d'une mission commerciale dans les régions comprises entre le Sénégal et les rivières du Sud.

M. Bichet, envoyé dans le Haut-Sénégal par le syndicat du Soudan français, après avoir exploré le Bouré et installé un comptoir à Siguiri, écrit que l'accueil des populations a été cordial, que le placement des étoffes serait facile dans ces régions, mais que l'exploitation de l'or ne serait par rémunératrice pour les Européens.

M. Georges Paroisse vient de parcourir la région du Rio Pongo: il a reconnu qu'elle ne présente pas des facilités d'accès suffisantes pour atteindre le Fouta Djallon.

En outre des délégués des chambres de commerce de Paris, Lyon, Marseille, sont arrivés à Libreville: ils sont chargés d'étudier les moyens de développer le commerce entre le Gabon et la France.

Enfin, le plus célèbre de tous, celui que la France fêtait après le voyage qu'il venait d'accomplir de l'est à l'ouest de l'Afrique, le capitaine Trivier, vient d'entreprendre le voyage de Libreville au Cap.

Les dernières nouvelles reçues de de l'intrépide explorateur annoncent qu'il a visité Mossamèdes et, à 240 kilomètres à l'Est, le plateau de Huilla. A l'heure qu'il est, le capitaine Trivier doit être arrivé au terme de son exploration.

Tous ces vaillants sont partis sans bruit et sans réclame à la conquête de l'inconnu, affrontant les fatigues et la mort pour la civilisation et pour la France.

W. SAINT CHÉLY.

AGRICULTURE

SILOS ET ENSILAGE

Les questions suivantes, adressées au *Journal d'agriculture*, intéressent tous ceux qui se proposent de faire l'ensilage.

1ère Question.—Faut il absolument hacher le blé d'inde pour l'ensiler?

Réponse.—On peut réussir très bien à faire l'ensilage de blé d'inde sans coupe paille. Il est important qu'on le sache, vu que le coût d'un bon coupe-paille (disons environ trente piastres) est une dépense que bon nombre de nos cultivateurs hésiteraient à encourir sans être assurés d'avance des grands profits qu'ils en retireront.

Je suis convaincu de l'utilité du coupe paille, non seulement pour l'ensilage, mais pour la préparation de tous les fourrages à faire consommer à l'état sec. Il donne une économie bien constatée du tiers du fourrage consommé. Pour l'ensilage, il y a surtout une économie d'espace. L'ensilage haché prend moins de place.

Quant à l'ensilage du blé d'inde sans le hacher au coupe paille, j'en ai vu de mes yeux qui était excellent. Pour réussir, il suffit de tasser les brassées avec soin les unes près des autres, de manière à laisser entre elles le moins de vide possible. Aussitôt qu'une première rangée de brassées aura couvert tout le fond du silo, on remplira les vides entre les brassées au moyen de quelques tiges de blé d'inde bien tassées. Cela fait, on fera une seconde rangée, toujours dans la même direction, mais en appliquant cette fois la tête des tiges sur le pied de la rangée précédente, et ainsi de suite. Remarquez qu'il ne faut pas lier les brassées, parce que à cause des liens, il resterait des vides impossibles à remplir.

Plusieurs grands cultivateurs des Etats Unis préfèrent ce mode d'ensilage à cause de la facilité qu'il donne pour sa distribution aux animaux et une plus grande rapidité dans l'emplissage du silo. A la sortie du silo, il suffira de couper par longeurs de 18 pouces environ et par brassées.

2ème Question.—Faut il remplir les vides entre les deux lambris et avec quoi?

Réponse:—Il est plus prudent de les remplir, et je préfère la terre sèche au bran de scie, pour plusieurs raisons: 1o Point de fermentation; 2o Le vent, à travers les fentes de lambris, vide le bran de scie mais n'a pas l'effet sur la terre, tandis qu'on n'a pas toujours du bran de scie.

Quant à laisser du vide, il faut assurer que l'air n'y entrera pas tôt ou tard, ce qui gâterait assurément l'ensilage. Or, la moindre fente, dans le lambris extérieur surtout, amènera de l'air au silo et causera un grand dommage.

3ème Question.—Quand le blé d'inde est il prêt à être ensilé?

Réponse.—Le blé d'inde doit être ensilé au moment où le grain est tout formé sur l'épis, mais avant qu'il ne durcisse. A ce moment le grain se recouvre d'un vernis et devient très lisse. C'est alors que la plante contient le plus de nourriture possible. En la coupant avant cette époque on obtient bien moins de nourriture; plus tard la plante devient dure et les animaux n'en tirent plus le même profit. Voilà qui est certain. Or, on ne peut attendre les meilleurs résultats, dans notre climat, que des espèces suffisamment hâtives, et encore faut il les cultiver avec grand soin pour qu'elles obtiennent dans la saison leur meilleur développement. A cette fin, il faut que la terre soit parfaitement égouttée, chaude et tenue meuble, riche et surtout nette. En tout cas, coupez avant les grosses gelées d'automne. Les petites gelées ne font pas grand tort à l'ensilage pourvu que les tiges puissent continuer à pousser.

4ème Question. — Quel est le blé d'inde le plus profitable à cultiver pour l'ensilage dans la province de Québec?

Réponse — Tant qu'on préfèrera de grosses plantes pleines d'eau à de moyennes plantes pleines de sucs nourrissants, on n'obtiendra pas tous les bons résultats que l'on doit attendre de l'ensilage. Nous l'avons déjà dit, en règle générale, le cultivateur brassera inutilement et portera à six reprises différentes le double du poids nécessaire chaque fois qu'il ensile du blé d'inde trop vert, à cause de l'immense proportion d'eau et de matière indigeste qu'il contient: 1o en coupant; 2o en chargeant; 3o en déchargeant; 4o en ensilant; 5o en sortant du silo; 6o en le distribuant au bétail. Sans compter qu'il faut ainsi doubler l'espace dans le silo!

Il est tout à fait certain qu'une tonne de bon blé d'inde, poussé à bonne fin, donnera autant de nourriture que deux tonnes de grand blé d'inde américain dont les épis sont à peine formés.

En réponse donc à la question, je dirai: Choisissez parmi les espèces qui mûrissent généralement dans la province celle qui donnera le plus de tiges et de feuilles, cultivez avec grand soin, de manière à hâter le développement entier de la plante et quand même la variété choisie ne mûrirait pas complètement chez vous, si la saison n'est pas aussi favorable chez vous que dans d'autres parties de la province, prenez la de même, pourvu qu'elle arrive au point nécessaire à la formation complète du grain dans l'épis: c'est à dire qu'il cesse d'être en lait et qu'il soit en pâte, mais avant qu'il ne durcisse dans l'épis.

ED. A. BERNARD.

Un jour, Auguste Villemot, qui n'était pas joli, joli, racontait ses bonnes fortunes

—Regarde toi donc? lui dit About, tu as l'air d'une grenouille.

—Une grenouille? reprend Villemot; alors, la grenouille... du Belvédère!

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE